

## INTRODUCTION

---

**Xiaoshan Dantille et Corinne Wecksteen-Quinio**  
(université d'Artois)

La poésie se traduit-elle ? Bien que la traduction de la poésie ait toujours été pratiquée et continue d'être pratiquée, la question fascine et suscite encore des débats. Parti d'une conviction que « le texte poétique est un objet esthétique au statut particulier qui exclut, dans son principe, dans son fondement même, toute idée de transfert, d'équivalence, de conversion ou de transposition » (2006 : 77), Jacky Martin estime que « le texte poétique ne se traduit pas » (*ibid.* : 78), mais il tente tout de même de traduire la poésie et pense qu'il existe deux attitudes possibles. L'une « consiste à opposer au texte initial sa part d'étrangeté dans une autre langue. Le poème devient autre, un autre poème dans une autre langue. Il y a comme une confrontation entre deux traces poétiques dont le conflit, texte contre texte, contribue à faire rebondir le texte d'origine » (*ibid.* : 81). L'autre implique de « se couler dans l'altérité, de s'y perdre pour mieux la retrouver ». Cette seconde solution, qu'il qualifie de « traduction éclatée », « au lieu d'aborder l'altérité de front, va se disséminer en elle », et « retrouve la liberté de produire un texte hybride et polymorphe » (*ibid.*). Ses propos illustrent le paradoxe entre la théorie de l'intraduisibilité de la poésie et l'incessante tentative de traduire la poésie d'une part, et la difficulté d'aboutir à une traduction satisfaisante d'autre part. Cette réalité contradictoire est constatée par de nombreux traducteurs, dont Jean-Yves Masson : « la traduction de la poésie est, de toute évidence, impossible : tout le monde en convient depuis toujours. Mais, en même temps, elle est possible, puisqu'elle existe. » (Masson 2007 : 63). La pensée réflexive sur l'intraduisibilité poétique est aussi affirmée par Roman Jakobson, pour qui « en poésie [...], tous les constituants du code linguistique sont confrontés, juxtaposés, mis en relation de contiguïté selon le principe de similarité et de contraste, et véhiculent ainsi une signification propre », et « le jeu de mot, ou, pour employer un terme plus érudit et [...] plus précis, la paronomase, règne sur l'art poétique ; que cette domination soit absolue ou limitée, la poésie, par définition, est intraduisible » (Jakobson 1986 : 86). Antoine Berman confirme que cette « objection préjudicielle » subie surtout par la traduction de la poésie est « une longue tradition – de Dante à Du Bellay et Montaigne, de Voltaire et Diderot à Rilke, Jakobson ou Bense », et l'attribue au « rapport infini entre le son et le sens » (Berman 1999 : 42).

Yves Bonnefoy, auteur et traducteur de poèmes, n'est pas insensible aux intraduisibles en poésie. Dans *L'Autre Langue à portée de voix*, il s'interroge sur la possibilité de traduire la poésie : « la neige tombe-t-elle semblablement dans toutes les langues ? Peut-être faudrait-il pour cela que les mots aient de l'une à l'autre de celles-ci les mêmes façons de se rencontrer, de s'unir ou de s'éviter, de se faire grands tourbillons ou légères virevoltes, minutes d'agitation suivies d'instant où le ciel paraît immobile, après quoi ce sont de brusques lumières. » (Bonnefoy 2013 : 205). En effet, la poésie et la traduction de la poésie sont deux thèmes qui lui sont chers. Traducteur de Shakespeare, de Yeats et de Keats pour le domaine anglophone, de Pétrarque, de Leopardi et de Pascoli pour l'italien, il connaît mieux que quiconque les difficultés de traduire la poésie. Il débute la traduction par hasard à plus de trente ans. Par l'intermédiaire de Pierre Jean Jouve, et après un essai « avec une ardeur, une véhémence » de la traduction de la première scène de *Jules César* de Shakespeare, le grand traducteur Pierre Leyris lui confie d'abord *Hamlet* et *Jules César*, puis d'autres pièces et poèmes. Pour Yves Bonnefoy, ces années de traduction furent heureuses, même si « la tâche était lourde », car « il ne s'agissait absolument pas [...] de produire, comme tant d'autres, une variation sur les traductions déjà existantes, qui n'aurait rien su des difficultés du texte » (Bonnefoy 2010 : 72). Il rencontre, surtout au début de son expérience de traduction, des difficultés de langue pour s'approcher du « texte shakespearien parfois si abîmé » avec des passages qui suscitaient diverses interprétations, des difficultés prosodiques dues à la « différence entre les deux écritures de poésie : Shakespeare, d'une part, et (les) traditions et expérimentations françaises, d'autre part ». Mais en tant que poète, il considère que la traduction d'œuvres poétiques ne peut être « autre chose qu'un acte de poésie », et qu'elle doit restituer plus ou moins complètement la signification, et la forme, le rythme qui faisaient partie de la signification (Bonnefoy *ibid.* : 73). Il vit l'expérience poétique en dépit de l'écart syntaxique et prosodique entre les langues qui empêche souvent l'expression poétique d'une langue dans une autre, parce que les difficultés que rencontre la traduction poétique sont « aussi, pour le traducteur, des chances, car elles l'obligent à prendre conscience des caractères propres de la poésie qui est sienne » (Bonnefoy *ibid.* : 74). Il voit dans la traduction entravée « une occasion de commencer à comprendre ce qu'est la poésie », de constater l'existence d'« une réalité au-delà de la prise des représentations conceptuelles : réalité de l'être existant [...], virtualité de présence » (Bonnefoy 2013 : 22-23). C'est ce qu'Antoine Berman voit dans la part d'intraduisible que la poésie tient à préserver. La résistance à la traduction est « l'un des modes d'auto-affirmation d'un texte » et elle constitue la « vérité » et la « valeur » d'un « vrai poème » (Berman 1999 : 42). Jean-Yves Masson les rejoint sur ce point en pensant qu'« on pourrait même définir l'acte d'écriture poétique comme l'acte qui accroît le plus possible la part d'intraduisible d'un texte jusqu'au point où ce texte devient parfois effectivement intraduisible »

et que « pourtant, le plus intraduisible des textes appelle la traduction » (Masson 2007 : 73). Yves Bonnefoy considère les difficultés de traduire la poésie plus comme un levier que comme un frein. Il prolonge l'expérience de la traduction avec enthousiasme, pour « explorer ce qui avait lieu dans les profondeurs de l'œuvre », pour rencontrer l'auteur « d'aussi près qu'il est possible » et « être vraiment avec lui, être même, en fait, poursuivi par lui, quand un passage du texte résiste à la traduction » (Bonnefoy 2010 : 76), pour répondre à un besoin qui est de « comprendre ce que c'est que la poésie, quel est l'acte de conscience qui nous permet de la reconnaître, de la dégager de la parole ordinaire, quels sont les moyens par lesquels on peut la faire exister, dans notre parole, dans notre vie » (*ibid.* : 77).

Par la poésie et la traduction de la poésie, Yves Bonnefoy cherche à révéler le rapport intensifié des choses et des personnes au monde, les vraies émotions cachées dans l'inconscient, ou au fond de la mémoire, dans des souvenirs. Il ne considère pas « la poésie comme l'expression d'une pensée consciente et présente mais comme la recherche de ce qui a lieu dans la profondeur de la vie psychique » (Bonnefoy 2010 : 429) et par conséquent, il n'entame pas l'écriture poétique à partir du sens. Le sens émerge au cours de l'écriture. « Je m'intéresse plutôt à des phrases, à des images qui se forment en moi sans que je sache encore leur sens, afin de les questionner, d'y découvrir un besoin ou une pensée qui s'y cachent » (*ibid.*), déclare-t-il. Il attribue la genèse de ses poèmes au hasard, au libre « dialogue entre le conscient et l'inconscient » (*ibid.*). Cette liberté, il l'accorde aussi à la traduction poétique : « La traduction est un encouragement à être poète à son tour – poète, c'est-à-dire hardi autant qu'impatient, et subjectif [...]. Le traducteur se doit d'être un esprit libre, [...] ce témoin d'un autre poète serait incité à en devenir un et puissamment aidé à y parvenir, les difficultés de sa tâche ne pouvant que l'ancrer toujours plus dans ce grand projet. » (Bonnefoy 2013 : 81). Si Yves Bonnefoy écrit et traduit, c'est aussi parce qu'il se soucie de la condition humaine. Il « porte une attention constante, presque ininterrompue, à l'art de vivre, à la facilité de la communication entre les êtres » (Fumaroli 2017 : 11). La poésie est un art de la contemplation de la nature, l'expression des sentiments intimes, le questionnement de l'inconscient profond, mais elle est aussi porteuse de l'espérance. Dans son article concernant la parution des *Œuvres poétiques* de Bonnefoy dans La Pléiade en 2023, Sébastien Labrusse affirme, à travers les magnifiques exemples de *L'Acte et le lieu de la poésie* (1959) et de *Ce qui fut sans lumière* (1987) que « la poésie de Bonnefoy [...] se veut parole d'espoir, refondation du sens, elle entend redonner à la vie sa dignité » (Labrusse 2023). Dans ce sens, traduire la poésie, ce n'est pas juste une transposition de signes linguistiques, mais l'occasion de faire entendre ses préoccupations et ses espoirs dans l'autre langue. Si pour Yves Bonnefoy, « écrire poétiquement [...], c'est parler, tant soit peu, la langue de l'autre » (Bonnefoy 1990 : 36), traduire poétiquement, c'est transmettre, tant soit peu, dans la langue de l'autre.

Ce volume a pour but de rendre honneur à Yves Bonnefoy (1923-2016), dont on a fêté le centième anniversaire de la naissance en 2023. Nous n'avons pas l'ambition d'étudier toute son œuvre, mais plutôt le rapport qu'il a entretenu avec la traduction. Outre les nombreuses traductions susmentionnées, il a par ailleurs conduit des travaux critiques sur la traduction. Enfin, les œuvres d'Yves Bonnefoy elles-mêmes ont aussi été traduites dans de nombreuses langues. Pour célébrer le centenaire de la naissance de ce poète-traducteur, nous avons poursuivi le travail déjà initié dans l'ouvrage *Traduire en poète* paru chez Artois Presses Université dans la collection « Traductologie ». En effet, deux articles qui figurent dans ce volume de 2017, « "Dans les coffres du texte" : les réflexions traductologiques d'Yves Bonnefoy à la lumière de sa philosophie poétique » de Maria Litsardaki, et « La fonction rythmique de la répétition lexicale : Bonnefoy traducteur de Pascoli » de Simona Pollicino, ont ouvert l'étude consacrée à ce grand poète-traducteur à l'université d'Artois. Si Maria Litsardaki explore la conception de la traduction poétique de Bonnefoy à caractère libre, collaboratif, mais aussi unificateur et ontologique, Simona Pollicino essaie d'étudier le poète comme traducteur de Pascoli, dans la perspective de « la fonction rythmique de la répétition lexicale dans les diverses dimensions – sémantique, phonique, rythmique et métrique – du texte poétique » et de montrer les techniques « issues de son propre élan créateur » qu'il emploie pour « restituer la dynamique des poèmes » (Raguet 2017: 8) de Pascoli. Nous avons fait appel à des spécialistes de différents pays (France, Italie, Chine...), qui ont, pour certains, connu Yves Bonnefoy et travaillé avec lui. L'ouvrage que nous présentons ici reflète ainsi les différents aspects de l'œuvre d'Yves Bonnefoy : aspects pratiques (les traductions d'Yves Bonnefoy), aspects théoriques (critique de la traduction chez Yves Bonnefoy) et traduction des œuvres d'Yves Bonnefoy dans d'autres langues-cultures. Nous espérons présenter ainsi un panorama de l'œuvre d'Yves Bonnefoy qui permette de donner une idée de l'étendue de son travail de poète-traducteur, de ses réflexions sur la traduction, ainsi que de la réception et de l'influence de ses œuvres traduites dans d'autres langues.

## 1. Bonnefoy poète-traducteur

Yves Bonnefoy est bien sûr connu et reconnu pour son œuvre poétique, en vers comme en prose. Il suffit de citer *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, publié dès 1953, mais aussi *Hier régnant désert* (1959), *Pierre écrite* (1965) et *Dans le leurre du seuil* (1975), regroupés en 1978 dans le recueil intitulé tout simplement *Poèmes*, aux Éditions « Mercure de France ». On peut penser aussi au récit autobiographique constitué par *L'Arrière-pays* (1972) et au retour vers les origines que représente *L'Écharpe rouge* (2016). Toutefois, notre propos n'est pas de dresser un inventaire des œuvres de

Bonnefoy<sup>1</sup> mais bien d'envisager concrètement le rapport au traduire qu'entretenait cet homme aux multiples facettes<sup>2</sup>, qui s'est confronté à la traduction de la poésie anglaise et italienne<sup>3</sup>, la traduction faisant partie intégrante de son œuvre.

C'est dans cette perspective que Marie Lucie Lopez montre la corrélation qui existe chez Bonnefoy entre le projet de traduction et le projet de création poétique. À partir de l'étude de la traduction du motif byzantin dans « Byzance, l'autre rive » et « Byzance », elle analyse dans quelle mesure la « rencontre » entre Yeats et Bonnefoy a permis à ce dernier de se rendre compte de leur proximité idéologique, dans une forme de « révélation », ce qui a ensuite conduit à une « réinvention », traduire la poésie de Yeats<sup>4</sup> ayant été pour Bonnefoy une façon de renouveler sa propre manière d'écrire et de penser. Elle montre que l'influence entre la traduction de Yeats et l'écriture personnelle du poète-traducteur se manifeste dans l'écho intertextuel que l'on trouve dans *Ce qui fut sans lumière*, poèmes de Bonnefoy écrits durant la même période.

La contribution d'Elena Casadio Tozzi s'attache quant à elle au volet italien du travail de traduction de Bonnefoy. Elle propose de prendre pour objet d'étude la figure de Laura dans quelques sonnets de Pétrarque. Après avoir souligné la distance initialement perçue par Bonnefoy à l'égard de certains « stéréotypes » de la poésie pétrarquiste, elle montre en quoi le poète-traducteur ressent une affinité essentielle avec le poète du Trecento. Elle examine ensuite la représentation qu'il offre de Laura dans ses traductions, en insistant sur les moyens syntaxiques et sémantiques auxquels il a recours pour rendre plus concrète la présence de Pétrarque et de Laura afin de faire ressortir la dimension terrestre et charnelle de cette dernière.

Layla Roesler s'intéresse quant à elle à la traduction au sens large. Elle se penche tout d'abord sur la « traduction » de textes de Bonnefoy mis en images dans les eaux-fortes de George Nama au sein du volume *The Threshold's Lure* (2000) et revient sur l'histoire de la collaboration « intercréative » entre le poète français et le plasticien américain. Ce travail lui permet de suivre la « translation » des textes de Bonnefoy, qui se déplacent au cours du temps dans différents ouvrages, s'alignant ainsi avec l'évolution de sa pensée. Surtout, cette étude explore dans quelle mesure l'autotraduction de son poème faite en anglais par Bonnefoy lui-même

<sup>1</sup> Comme nous l'avons déjà signalé plus haut, l'intégralité de son œuvre est disponible depuis 2023 dans un volume de La Pléiade.

<sup>2</sup> On consultera avec profit le dossier qu'Arnaud Buchs (2009) a consacré à Yves Bonnefoy, en particulier pour la période 1978-2008.

<sup>3</sup> Voir Sara Amadori 2015a et 2015b.

<sup>4</sup> De manière assez similaire, Maxime Durisotti (2011) consacre une partie de son étude à l'influence exercée par la traduction de poèmes de Keats sur l'œuvre personnelle de Bonnefoy.

constitue une anomalie dans son œuvre et reste une source d'insatisfaction pour celui qui est l'immense traducteur de tant de textes de langue anglaise. Elle permet en outre d'ouvrir également sur d'autres champs de réflexion importants et de s'intéresser au lien que Bonnefoy établit entre la traduction et la théorisation de la présence, envisagée comme évènement singulier et non-reproductible.

Comme on l'entrevoit déjà, écriture, traduction et théorisation de ces deux actes sont intimement liés chez le poète-traducteur et c'est maintenant Bonnefoy le critique de la traduction qui va faire l'objet de notre deuxième partie.

## 2. Bonnefoy critique de la traduction

Yves Bonnefoy envisage la traduction comme un échange, un véritable « dialogue<sup>5</sup> » entre deux individus, deux paroles. Mais Bonnefoy ne s'est pas contenté de traduire, il n'a eu de cesse de livrer ses réflexions sur l'art de traduire, que ce soit dans des préfaces à ses traductions ou dans des revues, que l'on peut retrouver notamment dans les recueils *La Communauté des traducteurs* (2000) ou bien encore *L'Autre Langue à portée de voix, essais sur la traduction de la poésie* (2013), qui permettent d'appréhender sa poétique de la traduction.

Dans ce cadre, Chiara Elefante choisit de se focaliser sur la langue de Bonnefoy « quand il assume la voix du critique – critique de la poésie ainsi que de la traduction poétique », en s'attachant tout particulièrement à la syntaxe, à « l'articulation interne du discours, profondément élaborée et complexe ». Elle met en avant la communion formelle qui lie les écrits critiques de Bonnefoy sur la poésie et ses réflexions sur la traduction : par l'étude de traits récurrents dans ses essais sur le traduire, elle montre comment l'attitude questionnante du discours, la modalité optative de certaines structures discursives, la construction textuelle en spirale et le mouvement dynamique de la ponctuation participent du rapport dialectique entre traduction et poésie, de cette « indissociabilité des deux actes, celui de l'écriture et celui de la traduction poétique ».

Benoît Loiret examine quant à lui le lien qu'établit Bonnefoy entre sons, musique et poésie dans ses écrits critiques, notamment dans *L'Autre Langue à portée de voix*. On touche là à un paradoxe de la traduction puisque les sons se trouvent forcément transformés lors du processus traductif. Benoît Loiret insiste sur le fait que l'attention au son portée et défendue par Bonnefoy s'accompagne d'un rejet d'une utilisation mimétique du son en poésie. Il s'agit plutôt, pour les traducteurs, de comprendre pour eux-mêmes et de retranscrire dans leur traduction les intuitions du poète – en somme, il leur faut traduire en poètes. Benoît Loiret remarque toutefois que Bonnefoy

---

<sup>5</sup> Voir Michèle Finck et Patrick Werly (éd.) 2013.

n'offre guère de méthode à suivre pour traduire la forme phonique du poème, donner corps au rythme et restituer la « voix » du poète, et que « la pensée qui semble s'attacher à la traduction de poèmes devient, comme c'est le cas pour d'autres thèmes chers à Bonnefoy, le lieu d'une définition toujours recommencée de la poésie ».

Si l'aspect musical de la poétique d'Yves Bonnefoy a souvent été souligné, Emanuela Nanni se penche de son côté sur le domaine visuel au sein de la pensée critique de Bonnefoy, mettant en évidence la relation entre une phénoménologie de la vue et du regard et la tâche du traducteur. Ainsi, après avoir avancé que chez Bonnefoy, le champ sémantique scopique et optique est le lieu qui « permet de croiser son discours esthétique, de passionné d'art, et celui de poète-traducteur », elle montre en quoi le rapport structurant entre la poésie et l'acte de voir, et surtout de regarder, concerne également la relation entre poésie et traduction, le regard étant cette « expérience de l'immédiat », révélant la présence de l'Autre. À partir d'une analyse fine de *La Communauté des traducteurs*, Emanuela Nanni montre que la posture du traducteur s'apparente à celle d'un lecteur-spectateur-regardeur qui « recherche en lui les traces d'une expérience comparable [à celle du poète], pour la révéler dans sa propre langue ».

### 3. Bonnefoy auteur traduit

Grande figure de la poésie française et auteur de nombreux essais, Yves Bonnefoy est traduit en une trentaine de langues, non sans difficulté. Mais Bonnefoy connaît bien souvent ses traducteurs, et les encourage à traduire. C'est par exemple le cas avec Fabio Scotto, poète-traducteur, professeur de littérature française. Sara Bonanni s'intéresse à leur collaboration commencée dans les années 1997-1998, grâce à laquelle la plupart des œuvres du poète français deviennent accessibles au public italien. Le travail de traduction collaborative témoigne non seulement d'une grande amitié entre deux poètes-traducteurs, mais aussi d'un double apport : « la présence attentive et généreuse de Bonnefoy a certainement été fructueuse pour la restitution de son œuvre en italien », et « au cours de leurs rencontres Bonnefoy avait l'habitude de remarquer, en se relisant en traduction, certaines obscurités d'expression et de syntaxe qui caractérisaient, parfois, ses épreuves poétiques ». La traduction de Fabio Scotto révèle à Bonnefoy les ambiguïtés sémantiques et syntaxiques de son œuvre, jusqu'à l'inciter, parfois, à retravailler l'original. Sara Bonanni compare les réflexions traductologiques entre Scotto et Bonnefoy et indique qu'ils partagent certaines idées, comme l'attention portée au son, tout en gardant cependant une position nuancée sur la liberté que le traducteur de poésie peut s'accorder.

Cao Danhong retrace le parcours des œuvres de Bonnefoy en Chine, marqué par une évolution en dents de scie, et analyse les raisons personnelles, professionnelles ou conjoncturelles qui ont poussé les traducteurs chinois, souvent enseignants-chercheurs ou poètes, à traduire ces œuvres. Elle examine ensuite les difficultés de traduire Bonnefoy pour expliquer le nombre insuffisant de ses œuvres traduites en chinois. Elle les classe en quatre catégories : les aspects culturels, l'expression poétique, le rythme et la prosodie, la dernière catégorie incluant notamment l'intertextualité dans les poèmes de Bonnefoy. Autant de difficultés qui entravent la traduction mais qui permettent de réfléchir d'un autre point de vue à l'art et à la poétique de Bonnefoy et à la pratique de la traduction elle-même. Aussi, Cao Danhong propose-t-elle des moyens de compensation pour réparer ce qui est perdu dans la traduction.

Ce volume se poursuit avec Xiaoshan Dantille, qui retrace également la trajectoire des œuvres de Bonnefoy en Chine sans trop s'attarder sur la chronologie. Ce qui l'intéresse, c'est d'abord le défi lancé par la traduction de la poésie en général. Ce défi est d'autant plus difficile à relever qu'il y a une grande distance entre le chinois et le français. Heureusement, Yves Bonnefoy considère « la traduction de la poésie comme un recommencement de l'œuvre existante », ce qui donne de l'espoir au traducteur. Pour illustrer ce côté encourageant et bienveillant de Bonnefoy, Xiaoshan Dantille donne plusieurs détails sur sa rencontre avec deux de ses traducteurs-poètes chinois, Shu Cai et Chen Lichuan. Bonnefoy, si attentif à d'autres langues, regrette de ne pas comprendre la langue chinoise et d'avoir une connaissance incomplète de la poésie chinoise, tandis que Chen Lichuan aurait aimé avoir des conseils de Bonnefoy pour le traduire, comme en avait bénéficié son traducteur anglais Anthony Rudolf. Xiaoshan Dantille s'appuie sur deux traductions chinoises des « Rainettes, le soir » pour essayer de comprendre pourquoi il n'est pas évident de traduire la poésie de Bonnefoy dans la langue chinoise, dont l'écriture iconique entretient un rapport direct avec le monde par sa présence immédiate.

Après avoir abordé ces trois aspects de l'œuvre d'Yves Bonnefoy, nous nous accorderons le plaisir d'un « postlude » proposé par Mathieu Hilfiger, qui explore, dans *L'Arrière-pays* notamment, la place centrale accordée par Bonnefoy au latin. Celui-ci représenterait pour le poète une langue pivot à mi-chemin entre l'origine perdue et le présent opaque, à fonction de restauration généalogique, « une langue à la fois originelle et seconde par quoi l'invention littéraire se détachera mot par mot de la parole de tous les jours » (Bonnefoy 1972 : 127). La langue latine densifierait ainsi le sens des mots français qu'elle couvre, faisant de ce dernier une sorte de traduction « mot à mot », dans une inversion du rapport logique entre la langue de l'auteur (le français) et la langue « mythique » mobilisée, et rendant légitime dans l'esprit de Bonnefoy l'espérance d'une capacité de la langue à se souvenir de la présence.

## Bibliographie

- Amadori Sara, 2015a, *Yves Bonnefoy, père et fils de son Shakespeare*, Paris, Hermann.
- Berman Antoine, 1999, *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*, Paris, Seuil.
- Bonnefoy Yves, 1972, *L'Arrière-pays*, Paris, Gallimard.
- Bonnefoy Yves, 1990, *Entretiens sur la poésie*, Paris, Mercure de France.
- Bonnefoy Yves, 2010, *L'Inachevable : entretiens sur la poésie 1990-2010*, Paris, Albin Michel.
- Bonnefoy Yves, 2013, *L'Autre Langue à portée de voix*, Paris, Seuil.
- Fink Michèle et Werly Patrick (éd.), 2013, *Yves Bonnefoy : poésie et dialogue*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg.
- Fumaroli Marc, 2017, « Ouverture », Brunel Pierre et Lomné Georges (éd.), *Yves Bonnefoy, un poète*, Espaces 34, collection « Vivre l'humanisme, d'hier à demain », p. 11-12.
- Jakobson Roman, 1986, « Aspects linguistiques de la traduction » (chapitre IV), *Essais de linguistique générale*, traduit de l'anglais et préfacé par Nicolas Ruwet, Paris, Éditions de Minuit.
- Litsardaki Maria, 2017, « "Dans les coffres du texte" : les réflexions traductologiques d'Yves Bonnefoy à la lumière de sa philosophie poétique », Henrot Sostero Geneviève et Pollicino Simona (éd.), *Traduire en poète*, collection « Traductologie », Arras, APU, p. 51-62.
- Martin Jacky, 2006, « La traduction éclatée : pourquoi et comment ne pas traduire la poésie », *Palimpsestes*, Hors série (« Traduire ou Vouloir garder un peu de la poussière d'or... »), p. 77-88.
- Masson Jean-Yves, 2007, « Traduire la poésie », Chevrel Yves (éd.), *Enseigner les œuvres littéraires en traduction*, CRDP Versailles, collection « Les actes de la DGESCO », p. 63-75.
- Pollicino Simona, 2017, « La fonction rythmique de la répétition lexicale : Bonnefoy traducteur de Pascoli », Henrot Sostero Geneviève et Pollicino Simona (éd.), *Traduire en poète*, collection « Traductologie », Arras, APU, p. 115-130.
- Raguet Christine, 2017, « Traduire la poésie : l'interdit », Henrot Sostero Geneviève et Pollicino Simona (éd.), *Traduire en poète*, collection « Traductologie », Arras, APU, préface, p. 3-15.

## Webographie

- Amadori Sara, 2015b, « Les traductions de Shakespeare par Bonnefoy, entre oralité "silencieuse" et intensification mélodique et sensorielle », *Palimpsestes*, n° 28, [<http://journals.openedition.org/palimpsestes/2223>], consulté le 10 juin 2024.
- Buchs Arnaud, 2009, « Yves Bonnefoy : trajectoire d'un poète (1978-2008) », *Lendemain* n° 134/135 (« Trente ans de poésie française »), Tübingen, Gunter Narr Verlag, p. 39-48, [<https://people.unil.ch/arnaudbuchsf/files/2014/09/52-37-1-PB1.pdf>], consulté le 10 juin 2024.
- Durisotti Maxime, 2011, « Yves Bonnefoy traducteur de Keats : d'une finitude à l'autre », Manzari Francesca et Rinner Fridrun (éd.), *Traduire le même, l'autre et le soi*, Presses Universitaires de Provence, [<https://doi.org/10.4000/books.pup.21029>], consulté le 18 juin 2024.
- Labrusse Sébastien, 2023, « Yves Bonnefoy : un monument pour la parole », [<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2023/05/31/yves-bonnefoy-pleiade/>], consulté le 18 juin 2024.